

POUR RIEN

Isabelle Flükiger

J'ai la gueule de bois, j'ai les dents sales et le bus arrive dans 9 minutes. Je le sais parce que c'est le même bus que j'avais pris la dernière fois. Il peut se passer un milliard de choses en 9 minutes. Une bombe peut exploser, un enfant naître, un piéton se faire écraser. Moi j'ai rencontré une petite vieille ce jour-là, pendant ces 9 minutes d'attente, suspendues dans le vide, qui étaient 9 minutes offertes. C'est une aventure bien banale, de rencontrer une petite vieille, ça peut arriver à n'importe qui n'importe quand. D'ailleurs, ça arrive n'importe quand à n'importe qui.

Je suis assise sur ce banc, à l'arrêt de bus et je regarde en face de moi les immeubles comme des champignons rectangulaires, leur couleur improbable, une ménagère qui secoue un tapis à la fenêtre ; un chat m'observe, son air souriant de matou, presque suspendu au-dessus du vide. Je regarde le chat, la tête levée, je lui souris comme il me semble qu'il sourit. (Les chats ont toujours l'air de sourire, mais ça a déjà été thématiqué.) Je lui fais donc un sourire de politesse. Je dis, toujours polie : « Minou minou »... Il continue de me regarder, sans réagir. Je me sens tout à fait ridiculisée. Pour me donner une contenance, je sors de la poche de ma veste mon paquet de cigarettes et je m'en allume une. L'alcool, l'excès de tabac, le manque de sommeil, cet épuisement fétide des lendemains, tout cela rappelé en vrac par cette bouffée de clope. J'écrase ma cigarette. Je ne fais plus rien. Pendant un instant, je me concentre sur cela, sur cette impression de puanteur. Assise sur le banc en métal, sur le trottoir gris, sous un ciel terne avec pour tout horizon un immeuble rose pisse (si si, rose pisse. Pas pisseux, non. Pisse.), je recommence à attendre le bus. Tout à fait figée à présent, j'ai donc le rose pisse d'en face qui me rentre dans la rétine et je m'interroge. Comment fait-on cette couleur ? Est-ce là la patine de l'âge, la marque de noblesse des hlm ? Le rose retrouvant une sorte de couleur des origines, l'idée originelle ? jaune pisse, bleu pisse. Quand on les rénove, leurs façades sont criantes, elles hurlent des couleurs infectes, sensées égayer le paysage et ses habitants. On prend les gens pour des attardés, c'est sûr. J'ai envie de prendre un bain.

C'est alors qu'entre dans mon champ de vision un profil un peu penché, gris. Je baisse la tête et regarde la vieille dame en manteau beige ; je la regarde entrer dans mon champ de vision, sa lenteur, je la regarde soupire et je la vois qui me voit en retour. Elle porte un sac trop lourd pour elle, ça la fatigue, et parce qu'elle m'a vue elle s'arrête, se redresse, soupire, fait une pause, me regarde, sourit, dit : « Vous êtes du quartier ? »

Je dis non.

Elle dit : « Avant il y avait une épicerie ici, juste au coin... Mais maintenant elle n'existe plus. C'est bien dommage... »

Je dis : « Oui, je me souviens de l'épicerie. Juste ici. » Je montre du doigt l'extrême droite de la façade en face de moi.

Elle dit : « Oui, exactement. Ah ! Mais vous connaissez quand même, alors ? »

-Oui, enfin, j'ai une amie qui habitait ici il y a 5 ans...

-Ah... C'était pratique, pour les courses.

-Bien sûr, on n'a pas tous la voiture.» Ça nous fait déjà un point commun. Au moins.

Parce que je n'ai pas tellement de mérite à la connaître, son épicerie. Dans une petite ville comme celle-ci, on se promène, on se balade. On connaît rapidement tous les kiosques et les magasins. On connaît les visages, les gens. Le périmètre est trop petit ; on ne peut rien manquer (même avec la meilleure des volontés). On allait dans cette épicerie avec ma copine Marion, et on achetait des maxibon. On mangeait nos maxibons assises au soleil, sur le muret qui longe le parking un peu plus haut. Aujourd'hui ils ont fermé l'épicerie, et il n'y a pas de maxibons dans le supermarché qu'ils ont ouvert 500 mètres plus bas. Et puis Marion a déménagé.

Aujourd'hui, je suis là comme une étrangère, de passage. Je ne m'arrête pas pour profiter des murets et du soleil du coin. J'attends le bus en me faisant toiser par un chat certainement castré et qui fait son malin.

La petite vieille soupire, reprend son sac de courses qu'elle avait posé par terre. Elle fait : « Enfin, les temps changent... » Elle repart. J'hésite, et puis finalement je me lève et je dis : « Je peux peut-être vous aider à porter vos courses ? » Je m'approche d'elle, qui dit : « Oh mais ne vous dérangez pas, mademoiselle. J'ai l'habitude vous savez... » Je vois bien que la proposition lui plaît. C'est une petite vieille qui a l'habitude de porter ses courses toute seule, mais ça ne veut pas dire qu'elle aime ça. Je prends donc le sac, je me penche vers elle, déjà très contente de moi, de commettre la bonne action de la semaine. J'ai le ton sucré comme quand on parle aux vieux. Je dis fort, parce que je suppose, comme

on fait d'habitude, qu'elle est un peu sourde : « Vous habitez dans quel immeuble ? » À quelques mètres, elle habite, quelques mètres. On marche ensemble. Elle dit : « Eh bien, c'est bien gentil à vous. »

Je dis : « Vous habitez ici depuis longtemps ? » Toujours le petit ton sucré, policé, bien élevé. Je suis une jeune femme très bien, je pue de la gueule mais j'aide les vieilles dames. Le bus passe à côté de nous. Il ne s'arrête pas. Forcément, il n'y a plus personne à l'arrêt. Le chauffeur voit juste une jeune fille porter un sac de commissions, accompagnée d'une vieille dame en manteau beige ; il pense peut-être qu'on se connaît, s'il y pense.

« On a emménagé en 71. À l'époque il n'y avait pas tous ces immeubles.

-Avec votre famille ?

-Avec mon mari... » Elle fait un rire fluet : « Les enfants étaient déjà partis.

-Vous avez beaucoup d'enfants ?

-J'en ai deux. Mon fils est banquier à Zürich, vous savez... » Elle a l'air fier. « Ma fille est à Lausanne. Elle travaille comme secrétaire à l'EPFL.

-C'est loin quand même. Vous ne devez pas les voir souvent... » Je marche trop vite pour elle. Je l'ai un peu devancée ; je ralentis, je m'arrête pour qu'elle revienne à ma hauteur. Je reprends à son rythme. « Ma fille vient plus souvent, maintenant que mon mari est mort. » Alors je pense juste à ça, à sa solitude. J'arrive pas trop à m'imaginer, mais elle doit être bien seule. Je dis : « Il est mort il y a longtemps ?

-Ça va faire deux ans la semaine prochaine... Celui-là... Il a toujours mangé trop gras et voilà.

-Ah ? Une attaque ?

-Eh oui. » Elle fait à nouveau un rire fluet. Je ne sais pas trop pourquoi. Pour détendre l'atmosphère peut-être ? Je ne sais pas ce qui peut se passer dans la tête d'une petite vieille, moi.

Nous arrivons devant l'immeuble. Elle sort ses clés de son sac à main noir. Il est vilain, son sac à main. Je me dis ça, et puis je me dis que c'est normal, les vieilles ont toujours de vilains sacs à main. C'en devient presque un signe distinctif. C'est bizarre, aussi, de regarder le sac à main d'une vieille dame et de penser qu'il est laid. On n'y pense jamais, à la valeur esthétique des sacs à main de vieilles. C'est comme leur manteau. Les vieilles, ici, elles ont toujours des vilains manteaux, informes comme l'est devenu leur corps. Ma petite vieille sort donc ses clés de son vilain sac à main noir –quand même, son fils qui est banquier, il pourrait lui acheter un sac à main et un manteau, il le pourrait, ça non ? à quoi ça sert un fils banquier, si c'est pas à avoir au moins de jolis accessoires ?- et elle ouvre la porte d'entrée. On pénètre dans l'immeuble. Elle appuie sur le bouton d'appel de l'ascenseur. Je pose le sac de courses, je dis doucement, pour moi-même : « Voilà... » Elle dit : « Merci beaucoup mademoiselle ! C'est tellement gentil à vous, de m'avoir aidée... » Elle me sourit. Je lui souris. Je dis fort, avec mon ton sucré qui me répugne un peu à force : « Je vous en prie. Ça m'a pris à peine quelques minutes, vous voyez ? » J'écarte les bras et je hausse les épaules et je souris, et puis la porte de l'ascenseur s'ouvre. Je prends le sac de la dame, je le mets à l'intérieur. La dame pénètre dans l'ascenseur, elle dit : « Merci encore. » Je dis : « Bonne journée. » Elle pèse sur le bouton de son étage. La porte de l'ascenseur se referme. Ça y est. J'ai commis l'ultime bonne action de la semaine. Je reste plantée là, comme une conne, à regarder cette porte métallique fermée sur le trou noir de la cage d'ascenseur. Je pense bêtement aux câbles, ceux qui montent, ceux qui descendent, pendant que la cage se fait tirer jusqu'à l'étage de la petite vieille. J'ai la gueule de bois, et je réfléchis très lentement et puis mon corps est très mou, alors je reste comme ça, un peu fatiguée d'avoir été si sucrée, si polie, pour finalement ne voir que cette porte d'ascenseur se fermer.

Et puis je l'entends qui sort à son étage. Et alors toujours attristée, je ne sais pas trop pourquoi, mais attristée –c'est peut-être le manque d'amour ? Ces rencontres pour rien qui se diluent dans le néant, entre bleus et roses pisse- je sors de l'immeuble, et je rejoins la matinée morne de ce samedi dans un quartier modeste de la ville de Fribourg – Suisse.